



Chemins 

---

 Nocturnes

ESTELLE MONBRUN/ANAÏS COSTE

# M EURTRE CHEZ COLETTE

POLICIER



CHAMBRE

BELLE-VUE

MES APPRENTISSAGES

LA FIMETTE NOIRE

BELLES SAISONS

LE TOUTOUNIER

DUO

LA CHATTE

*Viviane Hamy*

Extrait de la publication

## Le livre

Musée Colette, Saint-Sauveur-en-Puisaye : M<sup>e</sup> Richelot, notaire chargé de la succession de l'écrivain, gît au milieu de la bibliothèque. Suicide, probablement.

Antoine Desvilles, un des participants au séminaire consacré à « La naissance de *Claudine* », en promenade dans les étangs voisins, tombe sur le cadavre de Julie Broussaud, une employée de la mairie au passé mystérieux... Un autre suicide ?

L'enquête du commissaire Foucheroux et de l'inspecteur Djemani met au jour d'anciennes affaires politico-financières doublées d'un trafic de cobayes humains destiné à mettre au point un produit miracle, le Juvenex...

Cette introduction jubilatoire à l'univers de Colette offre, en prime, l'amorce d'un roman policier écrit par sa propre fille.

Pour ce troisième roman, Estelle Monbrun (*Meurtre chez tante Léonie, Meurtre à Petit Plaisance*, éd. V. Hamy, 1994 et 1998), s'est associée à Anaïs Coste, pseudonyme d'une universitaire spécialiste de Colette.

## L'auteur

Ancienne élève du lycée Léonard Limosin et diplômée d'un doctorat de lettres obtenu à Paris, Estelle Monbrun (nom de plume d'une proustienne émérite) s'est lancée dans une carrière de professeure de

littérature française contemporaine aux Etats-Unis, à New-York puis à Saint-Louis. Elle s'avère être une spécialiste reconnue dans le monde entier de l'oeuvre de Marcel Proust et de celle de Marguerite Yourcenar. Parallèlement à son métier d'enseignante, Estelle Monbrun écrit des polars publiés par les Editions Viviane Hamy. Ses écrits mêlent fraîcheur d'écriture, par l'aspect ludique et parodique de sa production littéraire, et profondeur, par la qualité documentaire et scientifique que ceux-ci proposent.

Dans la même collection



Chemins  Nocturnes

---

**KARIM MISKÉ**

*Arab jazz*

**ANTONIN VARENNE**

*Fakirs*

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

*Le Mur, le Kabyle et le marin*

**DOMINIQUE SYLVAIN**

*Baka !*

*Techno bobo*

*Travestis*

*Strad*

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

*La Nuit de Geronimo*

*Vox*

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

*Cobra*

*Passage du Désir*

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

*La Fille du samouraï*

*Manta Corridor*

*L'Absence de l'ogre*

*Guerre sale*

**FRED VARGAS**

*Ceux qui vont mourir te saluent*

*Debout les morts*

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

*L'Homme aux cercles bleus*

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

*Un peu plus loin sur la droite*

*Sans feu ni lieu*

*L'Homme à l'envers*

(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)

(Prix Mystère de la Critique 2000)

*Pars vite et reviens tard*

(Prix des libraires 2002)

(Prix des Lectrices ELLE 2002)

(Prix du meilleur polar francophone 2002)

*Sous les vents de Neptune*

*Dans les bois éternels*

*Un lieu incertain*

*L'Armée furieuse*

**FRED VARGAS / BAUDOIN**

*Les Quatre Fleuves*

(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)

*Coule la Seine*

**ESTELLE MONBRUN**

*Meurtre chez Tante Léonie*

*Meurtre à Petite-Plaisance*

*Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)*

*Meurtre à Isla Negra*

**MAUD TABACHNIK**

*Un été pourri*

*La Mort quelque part*  
*Le Festin de l'araignée*  
*Gémeaux*  
*L'Étoile du Temple*

**PHILIPPE BOUIN**  
*Les Croix de paille*  
*La Peste blonde*  
*Implacables vendanges*  
*Les Sorciers de la Dombes*

**COLETTE LOVINGER-RICHARD**  
*Crimes et faux-semblants*  
*Crimes de sang à Marat-sur-Oise*  
*Crimes dans la cité impériale*  
*Crimes en Karesme*  
*Crimes et trahisons*  
*Crimes en séries*

**JEAN-PIERRE MAUREL**  
*Malaver s'en mêle*  
*Malaver à l'hôtel*

**SANDRINE CABUT / PAUL LOUBIÈRE**  
*Contre-Addiction*  
*Contre-Attac*

**LAURENCE DÉMONIO**  
*Une sorte d'ange*

**ERIC VALZ**  
*Cargo*

**ESTELLE MONBRUN  
ANAÏS COSTE**

**MEURTRE  
CHEZ COLETTE**

**VIVIANE HAMY**

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

- © Éditions Viviane Hamy, octobre 2001
  - Conception graphique, Pierre Dusser
  - © Photo de couverture, Geneviève Hofman
- ISBN 978-2-87858-548-3

*À Michèle*



*Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être.*

Pascal



# I

Mardi 10 juin

– Où est ma mère ? cria la jeune femme au notaire alarmé.

Il était médusé par la voix puissante, par la détermination de cette fille qu'il sentait prête à ne pas le lâcher. Redoutant l'explosion, il n'osait répliquer. Mais elle se contrôlait très bien et savourait l'effarement de l'homme : c'était son premier châtimeut de trembler.

– Où est ma mère ? hurla-t-elle à nouveau.

Elle libérait toute son âpreté de vengeance, ravivée par une jubilation nouvelle à tenir celui qu'elle avait longtemps soupçonné, et qu'elle venait de piéger. Dans cette bibliothèque à l'écart sous les combles du château, il allait payer.

– Où est ma mère ?

Malgré elle, sa voix s'enflait de toute sa tendresse refoulée, de la rage de n'avoir pu retrouver celle qui, pour sauver les siens, avait préféré disparaître. La frustration couvrait ses sanglots, et sa voix rendit une espèce de son rauque. Le cri rebondissait contre les vieux murs, se coulait entre les livres factices, avant de dégringoler l'escalier. Il dévalait les échelons de ce podium rêvé, où sur chaque marche s'inscrivait un titre de Colette ; on entendait son écho résonner très

loin dans les soubassements, et la vieille demeure n'était plus qu'un appel à la source perdue : « Hou... mère... »

Elle avait tout loisir de crier à son aise ; ce jour-là le musée était fermé, et nul ne pouvait s'étonner d'une violence incongrue en ce lieu protégé.

– J'ai en main les preuves irrécusables de vos détournements !

Compensant sa petite taille, elle avait acquis une vraie force musculaire aux durs entraînements physiques qu'imposait sa carrière. Sa vigueur inquiéta l'homme debout devant elle. Les muscles saillants de ses mollets ne prêtaient pas à rire. Elle semblait sur le point de lui sauter au visage, et il recula vers la fenêtre qui donnait sur le parc.

Il eut une vision d'ensemble des mille cinq cents ouvrages qui tapissaient les murs de la fausse bibliothèque : chaque livre ne s'ouvrait en effet que sur un fragment représentatif de Colette, fixé sur un support de papier. Le regard de M<sup>e</sup> Richelot s'accrocha aux centaines de tranches saumonées comme si, pour la première fois, il demandait l'aide d'une œuvre qu'il avait si souvent exploitée. Mais il ne savait pas que quelqu'un avait détourné à son profit l'ingénieux système mis au point dans ce lieu de mémoire : un secret se trouvait niché entre deux tomes sur l'étagère du haut. Perdu dans une forêt de reliures cartonnées.

– Je les ai, ces preuves ! tonna-t-elle. Et elles vous détruiront !

Dressée sur la pointe des pieds, elle brandit devant lui l'accablant document et, dans son élan, une de ses tresses le fouetta au visage. Sur un ton d'une froideur implacable, elle retraça les étapes de ses malversations, réduisant pour une fois ce vainqueur à l'état de victime. Au front de l'homme, de fines gouttes de transpiration perlaient sous de récents implants capillaires destinés à masquer un début de calvitie,

que sa vanité n'avait pas supporté. Il reconnut sur la feuille qu'elle agitait une signature ancienne, qu'il avait imitée.

– Et j'ai les autres ! décocha-t-elle.

Elle le tenait. Il ferma un instant les yeux, et porta la main à la poche de son élégant veston pour palper la boule de verre, qui depuis quelque temps ne le quittait plus. La solution lui traversa l'esprit. Il n'avait pas le choix. Il fallait absolument imposer silence à cette dénonciatrice.

– Vous n'avez pas celle-ci ! dit-il avec un calme qui la désarçonna, en faisant mine de lui tendre le sulfure transparent.

Fascinée par le médaillon en miniature miroitant sous le verre, elle eut l'imprudence de se pencher. Le soleil du soir s'infiltra jusqu'au centre de la boule, révélant – en un éclat soudain – la présence d'un liquide prisonnier. À la froide détermination qu'elle lut dans le regard adverse, elle comprit qu'on avait résolu de l'éliminer.

Au moment où, d'une main, il la saisissait à la gorge pour verser dans sa bouche le philtre de mort, elle éprouva un déflocquement de tout l'être, un découragement de ses forces. Les doigts de l'homme s'enfonçaient douloureusement dans sa chair ; un pouce inexorable lui écrasait la carotide ; elle se sentit faiblir.

Fugace, le souvenir de sa mère se superposa au visage menaçant et réveilla en elle un instinct de défense. Son maître d'aïkido lui avait appris à se sortir d'un corps à corps inégal. Elle le revit simuler une attaque surprise. Dans un sursaut de courage, elle appliqua la technique patiemment exercée. Elle infligea une torsion croissante à l'auriculaire de son agresseur, forçant la main à relâcher sa prise.

Aussitôt ranimée, elle rassembla ses forces pour assurer sa survie ; elle renversa l'homme plié en deux sous un coup de genou bien placé. Sa nuque heurta en tombant le rebord

de la banquette en marbre ; il n'était qu'à demi assommé. Elle se savait perdue s'il reprenait ses esprits.

Elle se laissa choir à califourchon sur son corps. Puis elle saisit à son tour la petite boule de verre qui avait roulé contre la plinthe toute proche. Le mécanisme s'était automatiquement refermé, mais elle ne fut pas longue à repérer sur le côté une légère boursouffure qui céda sous ses doigts. Avec une lenteur réfléchie, elle appuya son genou sur la cage thoracique de l'homme terrassé, et avec sa main gauche elle ouvrit sans ménagement la bouche engourdie.

Il reprenait conscience et s'agita au moment où il sentit les gouttes froides lui couler dans la gorge mais, par réflexe, il fut contraint d'avaler. Il n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Ses pupilles s'élargirent, ses côtes se soulevèrent en spasmes saccadés. Un instant, elle contempla la mort à l'œuvre sur les traits déformés, et se retint de crier.

Elle relâcha l'étreinte et s'éroula d'épuisement à ses côtés ; un moment ils restèrent comme des amants essoufflés, qui demeurent enlacés et qui reprennent haleine, la volupté passée.

Après quelques minutes, elle se ressaisit et réfléchit au moyen d'accommoder sa fuite. Elle détendit ses doigts qui enserraient encore la rondeur cristalline, délestée de son maléfice. Elle se redressa et, du revers de sa tunique, essuya avec soin toutes les traces imprimées sur la surface polie.

Elle se releva. Après s'être assurée que nul désordre ne la trahirait, nul signe de violence, elle referma les doigts du mort sur la boule accusatrice.

On croirait au suicide.

Détournant son regard du cadavre pâli, elle traversa la bibliothèque à nouveau silencieuse ; juste avant d'accéder à la salle contiguë qui lui ouvrirait l'escalier de service, elle fut retenue par une odeur familière : le papier embaumait sous l'effet du soleil. Triomphant de la pénombre mortelle,

des parcelles de lumière en suspens éternisaient la paix des livres. Elle eut l'impression que l'œuvre bienveillante était de son côté.

Furtivement, elle sortit.

## II

Mercredi 11 juin

Assis à son bureau, le commissaire Foucheroux était plongé dans la lecture d'un volumineux dossier, que lui avait remis la veille l'inspecteur Djemani. La fenêtre était entrouverte sur les bruits de la ville : claquements de portière, voix entremêlées, aboiements furieux montaient jusqu'à lui dans la chaleur de juin. Tout ce brouhaha contrastait avec le silence studieux de son lieu de travail. Aucun tableau n'égayait la couleur unie des murs blancs. Un immense bureau, de design tout récent, offrait une vaste surface en rectangle, sur laquelle Jean-Pierre Foucheroux n'autorisait jamais qu'un désordre temporaire. Un rangement alphabétique rigoureux régnait sur les étagères placées derrière lui. En face, deux fauteuils alliant cuir et métal attendaient les personnalités diverses qui défilaient discrètement dans ce haut lieu de la Brigade criminelle. Les seules notes colorées, dans ce décor sans faille, venaient des rouges et des bleus chatoyants d'un tapis de prière, cadeau de son assistante, et d'une canne à pommeau d'argent posée à portée de la main. Peu de gens savaient à quelle fin elle se trouvait là, car Jean-Pierre Foucheroux avait soin de ne jamais mentionner le handicap qui l'obligeait à l'utiliser

parfois. Il l'avait achetée dans une brocante. Un commissaire-priseur de ses amis lui avait affirmé qu'elle avait appartenu à Balzac. Elle lui était précieuse pour soulager un boitillement qu'il ne pouvait pas toujours contrôler.

À la recherche d'une gomme, il ouvrit un tiroir et tomba par mégarde sur une photographie qui souriait dans son cadre funèbre. Depuis quelque temps, il y avait relégué ce souvenir de sa femme disparue, sans pouvoir se résoudre à le ranger pour de bon dans un placard de leur appartement rue des Vignes. L'inspecteur Djemani se réjouirait de le voir accomplir cet ultime sacrifice, il le devinait. Mais quelque chose résistait encore. Un lien trop complexe l'attachait au passé.

Le commissaire Foucheroux et l'inspecteur Djemani faisaient souvent équipe dans les cas difficiles, qui demandaient discrétion et efficacité. Depuis la dernière réforme, leur service dépendait directement de la direction générale de la Brigade criminelle. Certains murmuraient que le traitement spécial dont ils bénéficiaient était dû à l'influence de Charles Vauzelle, le grand patron. Mais nul ne s'en plaignait ouvertement. Et si quelques grincheux exprimaient des réserves sur la superficie qu'ils occupaient dans les locaux les plus prestigieux du 36, quai des Orfèvres, leur travail était reconnu et leur aide appréciée. Ils venaient de terminer une enquête assez longue, aux ramifications internationales : ils attendaient les résultats définitifs d'une commission rogatoire et un dernier coup de téléphone de leur collègue Jean-Charles Blazy pour classer l'affaire. L'inspecteur Djemani avait évoqué la possibilité de prendre des vacances et parlé d'un voyage en Algérie. Jean-Pierre Foucheroux soupira. Ce n'était pas prudent en cette période troublée. Mais son assistante ne lui demandait jamais son avis sur les sujets personnels et n'en ferait qu'à sa tête. Son obstination était légendaire, comme son désordre créatif. Ce

dernier était à son comble, de l'autre côté du couloir, dans le bureau de Leila Djemani, de taille plus modeste et d'où elle ne pouvait pas voir la Seine traverser à flots tumultueux la capitale. Des feuilles débordaient de leurs chemises multicolores, des notes sur les horaires d'avion avaient été hâtivement griffonnées sur des autocollants, des stylos et des crayons de toutes tailles avaient été laissés pour compte sur une petite table basse, en compagnie d'une théière en fonte bleue. Une carte de France en relief occupait tout un mur et sur celui d'en face était accroché un instantané de Jean-Pierre Foucheroux, devant la Maison-Blanche, en train de serrer la main de l'ex-vice-président Al Gore, à qui il ressemblait comme un frère.

Au téléphone, l'inspecteur Djemani s'impatientait, regardant sans les voir les admirables photographies du désert saharien étalées devant elle. Une tête de Touareg aux yeux bleu acier, enveloppée d'un turban noir, semblait l'inviter au voyage.

– Comment ça, sur une liste d'attente ?... Vous m'avez dit hier que le vol ne serait pas annulé.

Elle repoussa avec rage une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux et se frotta la nuque pour alléger la tension qui la gagnait. Elle était bonne pour une séance chez son ostéopathe lorsque ses heures de piscine ne suffisaient plus. L'exercice physique était son exutoire, sa façon à elle de libérer le stress permanent de ce métier d'homme qu'elle avait choisi. Mais elle ne pouvait tout de même pas gagner Alger à la nage !

– N'y a-t-il pas une autre compagnie aérienne ?... commença-t-elle.

Exaspérée par la réponse évasive, elle raccrocha.

Peut-être, après tout, n'était-ce pas le moment d'aller fouiller dans le passé, de retourner chez les siens. Pas encore. Retourner n'était même pas le mot adéquat,

d'ailleurs. À trente-cinq ans, Leila Djemani n'avait jamais posé le pied sur la terre de ses ancêtres. Elle était née dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris, avait passé une adolescence tumultueuse dans une cité qui avait ses propres lois. Elle les avait toutes enfreintes. Rebelle, elle n'appartenait plus à aucun milieu. Sauf, vaguement, à celui de sa profession. Flic. D'où elle venait, on ne pouvait pas plus mal tourner... Et pourtant, après des années de silence, c'était à elle que sa mère était venue annoncer le dernier coup du sort qui avait frappé leur famille. À sa grande surprise, un soir d'avril, Leila l'avait trouvée, faisant le guet aux limites de son empire, près de la gare de Lyon. Vêtue comme autrefois, le visage creusé de rides, les mains usées.

« Leila, avait-elle dit, c'est ton frère, c'est Farid... Il a disparu. »

Farid, le second, la tête brûlée. Le seul à avoir tenté de se réinstaller au pays. Qu'était-il devenu ? Perdu, quelque part en Kabylie...

Au prix d'un grand effort, Leila Djemani reporta son attention sur le fax qu'elle avait reçu de Cannes et qui détaillait une série de morts suspectes dans certains hôpitaux de la région. En fait, c'était une coïncidence qui lui avait fait rapprocher les décès récents et inexplicables de trois hommes dans la force de l'âge à l'hôpital Bichat et ceux de jeunes gens présentant le même syndrome sur la Côte d'Azur. Aucun lien, apparemment, entre les victimes sinon les conditions particulièrement atroces de leur fin et l'absence inexplicable de pilosité : les sujets atteints étaient privés de tous les poils que la maturité dépose sur le corps masculin. Le Dr François Vergé avait consacré à l'un de ces cas un article paru dans un *JAMA* de l'année précédente, qu'elle avait lu avec intérêt chez son médecin.

Un coup frappé à sa porte la fit sursauter. Jean-Pierre Foucheroux entra et lui annonça sans préambule :

– Nous partons pour Saint-Sauveur-en-Puisaye. Deux suicides, semble-t-il. Noyade et empoisonnement. Charles vient de m'appeler...

Il hésita avant d'ajouter :

– À la demande de l'un de ses amis d'enfance... Maxime Taillandier.

L'inspecteur Djemani laissa échapper un petit sifflement.

– L'ancien ministre ? Il doit avoir...

– Lui-même, la coupa-t-il. Et comme l'affaire s'annonce délicate, il a décidé de nous dépêcher sur les lieux pour « assister la gendarmerie ».

– Saint-Sauveur, répéta-t-elle, songeuse.

Et aussitôt elle effleura quelques touches sur son ordinateur, qui afficha instantanément sur son écran : *Saint-Sauveur-en-Puisaye, département de l'Yonne, jolie ville de neuf cent quarante-trois habitants, juchée sur une colline, qu'on aurait tort de comparer trop vite à un amphithéâtre. On y admire une tour sarrasine déjà fort délabrée, que vient égayer la restauration du château adjacent. Sa transformation en musée a apporté à cette bourgade un indéniable avantage culturel. Et répare l'injustice du pays envers une œuvre trop longtemps méconnue : celle de Colette, qui en est l'enfant. La poterie, avec ses cruches ventrues, « insolemment sexuées », constitue une ressource importante de l'artisanat local...*

Dans sa précipitation, Leila Djemani avait négligé de rappeler, comme elle en avait l'intention, le Dr François Vergé, spécialiste des maladies endocriniennes à la Pitié-Salpêtrière.